

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires: Page 189 comporte une numérotation fautive: p. 18.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LES DEUX DUCHESSES

PREMIERE PARTIE — L'AMOUR... OU LA VIE !

X — PATARTAS !

Le duc m'avait chassé avec indignation... et ma conduite le méritait...

— Ah ! c'est que tu ne sais pas !...

— Je ne sais rien. Je sais seulement ceci, c'est que tu as refusé ma main... que le duc t'offrait... et que toutes mes colères, toutes mes révoltes, toutes mes susceptibilités, tout, tout à disparu, devant cette idée : Perdus ! nous sommes perdus l'un pour l'autre !

— Tu vauds mieux que moi, Annette. Ton orgueil, car tu en as beaucoup, et je l'aime, car j'aime tout ce qui est à toi... est moins fort que ton amour... c'est là ce qui m'a fait me taire. Je me hais... je m'exécute moi-même... Pardonne-moi. Je viens tout te dire, tout, entends-tu, tout !

— Ah ! fit-elle, et ses grands yeux se remplirent de lumière.

— Oui, est-ce qu'on doit rougir devant celle qu'on aime ?... Est-ce qu'on ne lui doit pas confiance pleine et entière ? Si tu me repousses, après, je te bénirai encore... Qu'importe ? Tu auras, du moins, la preuve que je suis ton bien, ta propriété, que je n'ai rien de caché pour toi... même... même ce que je vais te dire.

— Parle donc, interrompit la jeune fille, en se penchant davantage vers lui. Une seconde, en te voyant, il m'a passé par l'esprit et dans le cœur, avec la rapidité de l'éclair que, si tu

revenais, c'est que la séparation n'était pas définitive. Je me trompais. Mais parle... qui sait, peut-être, à nous deux, trouvons-nous le remède, s'il existe...

— Il n'en existe pas, Annette. C'est toi qui va prononcer et porter ma condamnation.

— Ta condamnation ! Toi, coupable ! Allons donc !

— Oui, coupable de t'avoir aimée quand je ne le devais pas.

— Est-ce qu'on est maître de cela ?

— J'étais maître de fuir cette maison.

— C'est qu'alors tu ne m'aurais pas aimé.

— Eh bien ! écoute, Annette.

Il passa la main sur son front pour en essuyer la sueur froide qui l'inondait, au moment de l'aveu terrible.

— Annette, reprit-il d'une voix basse, je ne m'appelle point Lapierre.

Elle le regarda avec un étonnement qui domina, pour un instant, tous ses autres sentiments.

— Tu ne t'appelles pas Lapierre ?... répéta-elle enfin.

— Lapierre est le nom de ma mère...

— Eh bien ?

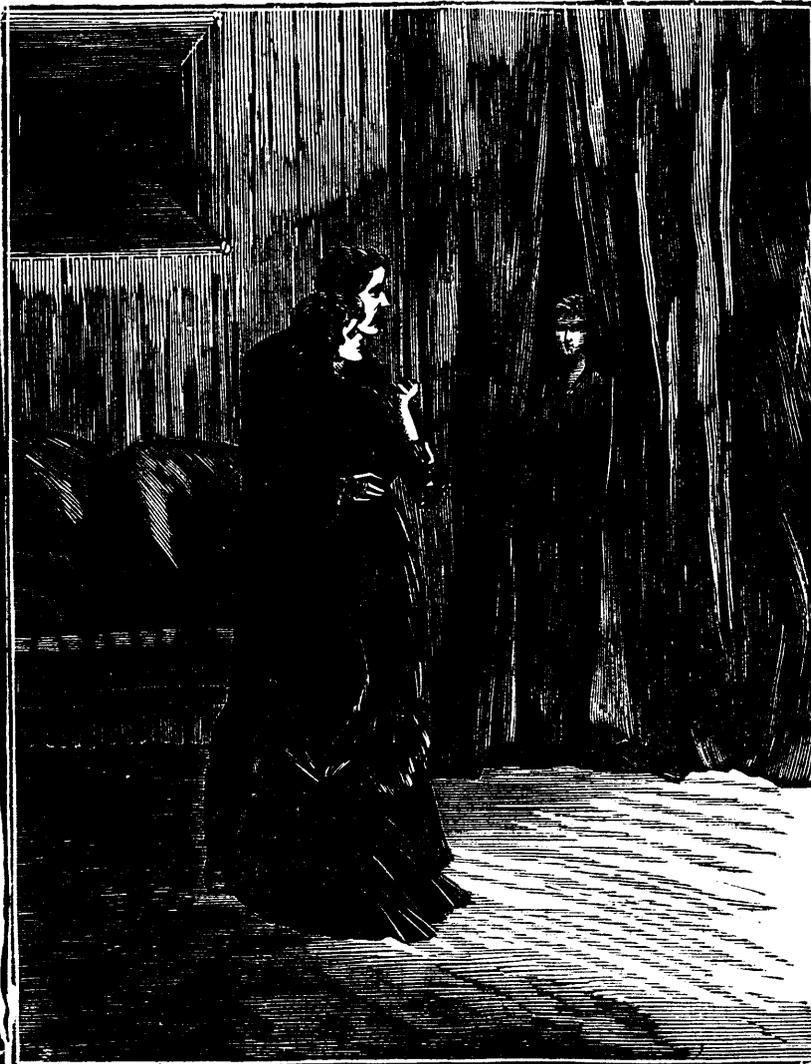
— Son nom de fille... Et elle est mariée ! Et elle n'est pas veuve !

— Eh bien, pourquoi ?

je ne comprends pas... pourquoi ne portes-tu pas le nom de ton père ?...

— Parce que ce nom est infâme, flétri !

— Oh ! que m'importe ? s'écria la jeune fille dans un élan de passion et d'ignorance, ou d'oubli complet du monde, de ses lois, de ses préjugés pires que ses lois.



— Sois sans crainte ; ton secret mourra avec moi.

Tu es honnête, toi, tu es bon, tu es noble !

—Annette, mon nom, le nom de mon père, est le nom d'un forçat... le nom d'un assassin, du dernier des misérables !

Il y eut un silence.

Annette avait légèrement frémi.

Gaston le sentit. Il cacha son visage entre ses mains, accablé, dans la posture d'un criminel, balbutiant :

—Oh ! tu le vois, Annette...

Il n'osait plus la regarder. Ce fut une angoisse horrible pour lui.

Si ce silence avait duré, il serait mort de honte à ses pieds.

Tout à coup, deux lèvres s'appuyèrent sur son front, et deux mains saisirent les siennes.

—Pauvre ami ! Pauvre Gaston ! Pauvre aimé ! disait Mlle de Kandos, avec un accent de tendresse passionnée.

Il releva la tête.

—Eh bien, après?... reprit-elle. Oui, je comprends tes hésitations et tes douleurs... C'est affreux. Ce que tu ressens... je le connais...

—Toi !

Elle s'arrêta brusquement.

—Mais laissons cela ? Tu n'es pas responsable des crimes de ton père... pauvre malheureux !

—Je ne suis point responsable, reprit-il, c'est vrai ; mais il y a une solidarité que je ne puis briser, et je ne puis t'offrir ce nom maudit, ce nom sanglant.

Alors même que je l'oserais, alors même que tu serais assez sublime pour l'accepter, ton père n'y consentirait pas...

Non, cela ne se peut.

—Tu savais tout cela, qu'on nous nous sommes aimés, pourtant !

—Et c'est en cela que je suis infâme.

—Non, mais il fallait me le dire tout de suite.

—Je le devais, oui... mais... La situation a changé depuis peu...

—En effet, tu me l'as déjà dit.

En quoi ?

—En ceci, que mon père, échappé du bagne, avait disparu, depuis de longues années, sans laisser de trace... que je pouvais le croire mort... en tout cas, qu'il était loin... et qu'on ne parlait plus de lui.

—Eh bien ?

—Il est revenu... Je l'ai revu...

Annette pâlit.

—Où, quand ?

—Il y a quinze jours, chez moi. Et dans quelles circonstances, mon Dieu !

Il y avait vingt ans qu'il était parti... je ne le connaissais pas plus qu'il ne me connaissait.

Il avait frissonné des pieds à la tête.

—Dis-moi tout, Gaston.

—Il était couvert du sang d'un nouveau meurtre.

Il fuyait la justice à ses trousses...

Il me demanda de sauver sa tête de l'échafaud !... après avoir tenté de m'assassiner, sans savoir qui j'étais.

—Oui, c'est horrible ! balbutia la jeune fille bouleversée.

Il y eut un nouveau silence.

—Où est-il maintenant ? reprit-elle enfin.

—Oh ! te me le demande pas, Annette... et pourtant, si... si, tu le sauras... Il le faut... C'est là ce que j'aurais dû dire, tout d'abord, au duc... car il vous menace... Mais...

—Mais quoi ?

—Annette, est-ce que je puis le dénoncer, le livrer, le jeter au bourreau... cet homme dont je suis le fils ?

—Non ! répondit-elle d'une voix sourde. Oh ! non, jamais !

—Même, si je crains qu'il commette d'autres crimes !

—Il faut l'en empêcher !

—Voyons, dis-moi tout, son nom, où il est caché ? Toi, c'est moi...

Ce n'est pas livrer ton secret, c'est en partager le poids épouvantable.

Gaston eut une dernière et suprême minute d'hésitation, d'angoisse, puis il se pencha rapidement à l'oreille de Mlle de Kandos, craignant le bruit de sa propre voix :

—Il s'appelle Louis Olermont, lui dit-il, et il habite... ici.

—Lui ! fit-elle, le visage décomposé par une subite et formidable émotion.

—C'est l'intendant du duc ! celui qui se fait appeler M. Bernard.

Annette poussa un cri terrible et se dressa toute droite.

—Qu'as-tu ? demanda Gaston effrayé.

—Ce que j'ai ! s'écria-t-elle avec un éclat de rire farouche. Ah ! c'était donc bien vrai !

Et son rire s'éteignant, elle chancela et s'affaissa dans les bras de Gaston, qui s'était élancé pour la retenir.

## XI

### LE SECRET D'ANNETTE

—Annette, qu'as-tu ? balbutiait Gaston, éperdu. Tu ne me réponds pas !...

Elle va mourir... je l'ai tué...

Il la serrait contre son cœur... couvrant son visage pâle et ses yeux fermés de baisers ardents, désespérés.

—Oh ! du secours ! du secours ! dit-il enfin, de plus en plus effrayé.

Et, cherchant des yeux un cordon de sonnette, un moyen quelconque d'appeler, sans l'abandonner, il fit le geste de la déposer sur une chaise longue près de lui.

Mais, aussitôt que ses bras se desserrèrent, la jeune fille parut revenir à elle.

Ses longues paupières se soulevèrent.

—Reste ! lui murmura-t-elle d'une voix faible. Reste... Tais-toi.

En même temps, elle lui prenait la main.

—Mais tu souffres ! Tu es malade ! répondit Gaston.

Oh ! que tu m'as fait peur !

—Ce ne sera rien ! soupira Mlle de Kandos.

Là ce flacon !

Elle lui désignait des yeux un petit meuble où se trouvaient divers objets de toilette, parmi lesquels un flacon de cristal, dont le goulot était garni d'un cercle d'or.

Gaston, après l'avoir déposée sur la chaise longue, s'élança vers le meuble, saisit le flacon, le déboucha et le fit respirer à Annette, dont la poitrine se souleva avec force.

—Maintenant, cela va mieux, dit-elle, en se redressant avec l'aide du jeune homme, de telle sorte qu'elle se trouva assise.

Je t'ai fait peur, ami.

J'en suis toute honteuse.

Pardonne-le moi... Je ne me savais pas si sotté...

—Oh ! je comprends bien que tu aies eu peur... on apprend que cet homme était près de toi... près de ton père... mais,

rassure toi... En réalité... vous ne courez aucun danger sérieux... car il sait que je veille sur vous... et il n'oserait rien faire.

Sans cela, crois-tu qu'aucune considération aurait pu me retenir... retarder mon aveu... m'empêcher de parler au due?...

Oh ! non... non... L'échafaud pour lui, plutôt... la honte et le suicide pour moi...

Elle sourit doucement.

—Je suis plus courageuse que cela... Et, d'ailleurs, pour te sauver une angoisse... quel est le danger que je ne braverais pas !

—Comme tu m'aimes ! batbatta Gaston, étreint dans sa douleur, et goûtant, à travers tant d'émotions brûlantes, la plus sainte et la plus profonde des joies.

—Il est donc vrai, continua-t-il, qu'on peut être aimé autant !...

Tiens, Annette, je bénis tout ce qui vous répare et tout ce qui nous torture, puisque cela m'apprend à te connaître mieux, à lire dans ton cœur...

Oh ! je suis heureux...

Est-ce que je mérite tant de bonheur ?

Qu'est-ce que l'ambition, la gloire, la fortune, toutes les joies de ce monde... à côté de cet enivrement d'être à tes pieds, de boire ton halein, de baiser tes doigts ?

La lumière de tes beaux yeux pénètre en moi... c'est le soleil... le printemps... c'est, c'est l'amour ! Le seul sentiment qui nous arrache à la terre, et nous fasse plus grand que le monde !

Quiconque connaît notre situation nous plaindrait...

Et nous sommes les êtres les plus heureux de la création !

—Oui, dit Annette, et plus heureux encore que tu ne le supposes, car cet aveu terrible qui t'a tant coûté, cet aveu de ce qui nous sépare, nous rapproche... nous rapproche par les destinées et par lesangoisses... comme nous étions unis par notre amour.

—Que veux-tu dire, Annette ? demanda le jeune homme surpris.

Je ne te comprends pas.

—Viens ! assieds-toi là, Gaston, près de moi... J'ai à te parler à mon tour. J'ai ma confiance à te faire... mon secret à te révéler.

Comme toi, je vais oublier tout amour-propre... après avoir lutté, comme toi, après avoir voulu me taire, comme tu te taisais.

Nous n'aurons plus rien de caché l'un pour l'autre !

—De quel secret veux-tu parler ? Quel secret peut-il y avoir dans ta vie si calme de jeune fille ?

—C'est toi qui viens de me le révéler... ou, plutôt, d'enlever tous mes doutes...

Je doutais du témoignage de mes sens...

Je me disais que je me trompais... peut-être... que j'avais mal entendu... mal compris...

Je savais bien que non... et je luttais contre ma propre certitude...

Tu as tout éclairé...

C'était vrai ! bien vrai !

Elle eut un léger frisson.

—Explique-toi, Annette. Tu m'effrayes.

Elle baissa la voix, se pencha vers lui.

—Nous n'avons rien à nous reprocher... c'est horrible et cela me fait plaisir.

—Annette... que dis-tu là ? Je... je ne comprends pas.

—Tu vas comprendre.

Elle était fort pâle, et ses yeux brillaient du feu de la fièvre.

Un instant, elle garda le silence, se recueillant, trouvant peut-être, au moment de le faire, son aveu plus cruel qu'elle ne le prévoyait, quelques minutes auparavant.

—Écoute, reprit-elle enfin...

Tu as dû trouver, plusieurs fois, mes colères et mes questions étranges, quand tu me disais que tu ne pouvais m'épouser ?

—Cela est vrai ! répondit Gaston. Mais je me sentais si coupable...

—Tu as dû trouver étrange que je demandasse, plusieurs fois, avec insistance, si l'obstacle était de ton côté, ou du mien... venait de toi... ou de mon père ?

—En effet... je me rappelle... Oui... mais je souffrais trop... pour songer...

—Tu as dû remarquer aussi... que, bien que le due parlât bon pour moi, fit pour moi ce que si peu de pères feraient pour leur fille, en accomplissant, le premier, une démarche que tu n'accomplissais pas, en acceptant de me donner pour époux l'homme que j'aimais, sans s'inquiéter des différences de fortune et de position, tu as dû remarquer que je n'éprouvais, que je n'exprimais pour lui aucun des sentiments de reconnaissance et d'affection que cela eût inspiré à toute autre jeune fille dans ma situation...

—J'attribuais cela à ta nature... si difficile à bien connaître... concentrée à l'excès, ou adorablement expansive, tour à tour, et qui étoune toujours par ses brusques revirements, répliqua Gaston profondément étonné.

—Gaston... je n'ai jamais aimé mon père ! dit-elle plus bas.

—Pourquoi cela ?

—Pour mille raisons.

D'abord, il m'a abandonnée, enfant, comme il avait abandonné ma mère.

J'ai été élevée loin de lui.

Je le savais maudit et chassé par mon grand-père... qui m'adorait... et qui avait mon affection...

Je savais, sans bien le comprendre... qu'il était mauvais fils... puis un mauvais époux... et ma mère, vois-tu, c'est une religion pour moi...

Je constatais qu'il était mauvais père, puisque, pendant quinze ans, il avait pu vivre loin de sa fille, sans rien faire pour s'en rapprocher.

—Mais tu reconnais toi-même, qu'il a été bon pour toi, depuis qu'il t'a retrouvée... et je t'avoue qu'il m'a profondément touché par son accueil et sa sympathie si large... si généreuse !

—On n'est pas maître de ces choses là, Gaston...

J'ai lutté, crois-le bien, contre ce sentiment qui me paraissait mauvais, contre nature...

Lorsque je le vis, il y a deux ans, pour la première fois, bien qu'il parut ému et pleurât en m'embrassant... j'éprouvai comme une sensation de répulsion...

Il a tout pour plaire... j'en conviens...

Il a été bon, très-bon pour moi, quoique, parfois, visiblement embarrassé... et comme intimidé...

—Oui... et maintenant, je comprends pourquoi !

—Tu comprends pourquoi ! Qu'y a-t-il donc ?

—Attends. Jeanne... que j'aime beaucoup... le seul être que j'aime en dehors de toi... l'a aimé... et je m'en suis aperçue tout de suite... Elle est si charmante, si dévouée... si admirablement bonne...

—Oh ! oui ! murmura Gaston...

—Que cela me fit honte de mon indifférence... de mon antipathie...

Puisqu'elle l'aime, c'est qu'il le mérite, me disais-je...

Et, quand elle l'épousa... je crus presque que je finirais par ressentir, pour lui, les sentiments d'une fille pour son père...

—Eh bien ?

—Eh bien, reprit Annette, avec une sorte de ricanement qui fit peur à Gaston, eh bien, c'était moi, qui avait raison.

Elle se leva toute droite.

—Gaston... mon père vaut le tien !

—C'est impossible ! Oh ! mon Dieu ! que dis-tu là ?

—C'est impossible ! Oui, j me le répétais, chaque jour... mais, après ton aveu... plus de doute... J'avais bien entendu.

Où voyait sa chair blanche frémir.

Ses mains étaient glacées.

Ses longues paupières battaient sur ses yeux étincelants.

—Qu'as-tu entendu ? demanda Gaston, aussi ému à présent pour elle qu'il l'était, quelques instants plus tôt, pour lui-même.

—C'était peu de temps après notre arrivée à Paris... nous venions de nous installer ici, continua-t-elle d'une voix brève et saccadée.

Un soir, il faisait chaud...

J'étais agitée... Je ne pouvais dormir...

Je te connaissais depuis peu... et je commençais à t'aimer...

Ne pouvant fermer les yeux, je me relevai... je passai un peignoir léger... et je voulus descendre dans le jardin.

Le rossignol chantait...

Il me semblait qu'il m'appelait, qu'il me parlait de toi...

Je descendis tout doucement le grand escalier... pour ne réveiller personne.

Il était tard, tout le monde était couché, et je croyais tout le monde endormi...

En longeant, sur la pointe du pied, le corridor... je vis un filet de lumière qui passait sous la porte du cabinet du duo... Cela me surprit... je le croyais dans l'appartement de la duchesse... je craignais qu'il ne sortit, ne me vit, et ne me grondât d'aller ainsi seule dans le jardin, la nuit.

Pendant que je restais là hésitante, prête à remonter dans ma chambre... des éclats de voix vinrent jusqu'à moi.

Il n'était pas seul...

Il parlait avec violence... et quelqu'un lui répondait sur le même ton... un homme !

C'était Bernard...

—Mon père !

—Oui, ton père !

Je ne voulais pas écouter, tu le penses bien, mais une parole étrange... me cloua sur place...

—Quelle parole ?

—Le mot : bague.

—Oh ! fit Gaston bouleversé.

—Puis, j'entendis tout de suite que M. Bernard, que son intendant, tutoyait mon père...

—Il se tutoient ?

—Quand ils sont seuls, oui... tandis que, devant le monde, il l'appelle M. le duo, et lui dit vous !

—C'est étrange !

—Tu vas voir.

Je ne sais ce que j'éprouvai.

J'eus comme un vertige affreux, comme un épouvantable pressentiment... Je me rapprochai de la porte... j'écoutai !

—Et...

—Et, j'entendis des choses indistinctes, des phrases hachées.

Le duo, d'une voix qui me fit peur... que je ne lui connaissais pas... disait :

—Misérable ! Va-t'en ! Je ne sais ce qui me retient de te broyer sous mes talons !

—Essaye un peu ! répondait l'autre, d'une voix railleuse et menaçante. Je n'ai qu'un mot à dire pour t'envoyer au baignoir ou à l'échafaud !

—Oh ! mon Dieu ! murmura Gaston.

—Je n'irai pas seul ! répliqua le duo :

—Possible ! répondait Bernard. Mais tu irais, aussi sûrement que moi.

—C'est affreux ! Es-tu sûr d'avoir bien entendu, bien compris, Annette ?

—Mes oreilles bourdonnaient... Je crus que j'allais mourir ! poursuivit la jeune fille, prête à se trouver mal encore au souvenir de cette scène.

Tout à coup, un meuble remua... j'entendis un pas qui se rapprochait de la porte.

Je revins à moi, je m'enfuis comme une folle...

Je remontai dans ma chambre, instinctivement, et tombai sans connaissance... sur mon lit, où je me retrouvai toute habillée, au petit jour, en revenant à moi.

## XII

### LOGÉS A LA MÊME ENSEIGNE

Il y eut un instant de silence oppressé.

Où eût pu entendre leur respiration haletante.

C'est à peine s'ils osaient se regarder.

Leurs mains s'étaient unies de nouveau et se parlaient par une pression, comme si les mots ou le simple son de leur voix leur eussent fait peur.

Ce fut Gaston qui reprit la parole, le premier,

—Es-tu bien sûr de n'avoir pas rêvé, dit-il enfin, sans conviction ; de n'avoir pas eu quelque affreux cauchemar ?

Tu sais, cela arrive.

Les cauchemars sont parfois si nets, si violents, qu'on les prend pour des réalités... et qu'on a de la peine à chasser de l'esprit bouleversé les images évoquées par un sommeil maladif.

—Non, Gaston. Ce que tu m'as dit là, sans y croire, je me le suis dit. La supposition que tu fais, j'ai essayé de m'y cramponner...

Aucune illusion n'est possible.

Remarque qu'en revenant à moi... j'étais habillée en partie, c'est à-dire couverte d'un peignoir de chambre.

De plus, ma porte, que j'avais tirée derrière moi, était restée entr'ouverte...

Donc, je m'étais bien levée, j'étais bien sortie...

Cependant, j'es-ayai longtemps de croire à une hallucination... sans y parvenir.

Aujourd'hui, il n'y a pas à discuter.

Cela est...

Bernard étant l'homme que tu dis... tu vois bien que les paroles entendues par moi correspondent trop exactement à la réalité, pour que nous puissions faire semblant de nous tromper nous-mêmes... Ce serait une lâcheté...

Regardons la vérité en face... et cessons de jouer, vis-à-vis de nous-mêmes, une comédie inutile.

—Ainsi le duo... Oh ! Annette !... ma pauvre Annette !

Il la serra contre sa poitrine avec passion.

Elle lui paraissait moins loin de lui.

Un malheur commun les rapprochait, désormais, les unissait, les confondait ensemble.

Il n'y avait plus de fille riche et noble d'un grand seigneur aimant un pauvre musicien, aimé de lui...

Il y avait une jeune fille, et un jeune homme, également atteints de la foudre, également courbés sous la menace des mêmes dangers et des mêmes hontes.

Il comprenait, maintenant, les premières paroles de Mlle de Kandos, s'écriant, avant de lui révéler son secret :

« Ce qui nous séparerait, nous rapproche, nous rapproche par les destinées et par les angoisses... comme nous étions unis par notre amour ! »

— Cependant, reprit-il, il y a des choses que je ne m'explique pas, qui m'échappent...

Je ne vois pas clair...

Comment le duc... ton père... un homme dans sa position, a-t-il pu commettre des crimes ou des actes, qui le mettent à la discrétion de Louis Olermont ?

Comment n'en a-t-on jamais entendu parler ?

Comment n'a-t-il jamais été poursuivi ?

Comment peut-il vivre tranquille, ouvertement, ici, à Paris, sans que rien transpire ?

— Tu oublies qu'il a passé de longues années en Amérique, dans la pampa, vivant en gaucho...

J'ai entendu dire que, là-bas, les mœurs étaient sauvages, la justice impuissante ou mal faite.

Il peut très bien, à cet époque, sans qu'on en ait, rien su. D'ailleurs, est-ce que quelqu'un soupçonne le passé de Bernard, de son intendant ?

— Il a changé de nom. Il se cache sous un faux personnage ?

Gaston s'arrêta brusquement.

— Et tu dis que cet homme tutoie ton père, qu'il en est tutoyé ?

— Oh ! pour cela, j'en suis sûre !

— Mais, alors, reprit Gaston tremblant, ils ne doivent pas avoir de secrets l'un pour l'autre.

— Eh bien ?

— Eh ! bien, le duc doit savoir qui je suis.

Il est impossible que mon père ne lui ait pas dit maintenant qu'il m'a retrouvé, que je m'appelais Olermont, moi-même, et quels liens nous unissent.

— En effet, fit la jeune fille.

Gaston se frappa le front.

— Écoute, cela est certain à présent, je me rappelle.

— Quoi donc ?

— Quand je vins, il y a trois jours pour refuser ta main, pauvre chérie ! je rencontrai Bernard qui sortait du cabinet du duc !

— Ah !

— Et il me dit :

Ne parlez pas au duc. Gardez mon secret. Si vous êtes sage Annette est à vous !

— Il t'a dit cela. Il sait que nous nous aimons ! Il savait que tu venais pour moi ?

— Oui... oui.

— Tu vois bien ! interrompit Annette. Le duc n'ignorait rien, et il t'offrait ma main !

Il y eut un profond silence.

A présent, tous les deux se regardaient.

— Tiens, reprit Mlle de Kandos d'une voix basse et cares-

sante, je ne suis qu'une jeune fille, moi. Ce que je vais te dire est peut-être mal, mais je serai franche et sincère.

Je ne connais que mon amour. Les lois du monde, ses préjugés, ses scrupules, que m'importe tout cela ?

Pourvu qu'il ignore ce qu'il doit ignorer, que nous fait le reste ?

Sommes-nous responsables du malheur de notre naissance ?

Non, n'est-ce pas ?

Je sais que je suis une honnête fille. Je suis sûre que tu es le meilleur et le plus noble des hommes. Je t'aime, je n'aimerai que toi, et si je ne suis pas à toi, j'en mourrai, folle et désespérée...

Une fois mariés nous fuirons cette maison, nous irons au loin vivre ensemble, l'un pour l'autre, l'un par l'autre.

Tu es pauvre. Je le suis aussi.

Je ne veux point de dot.

Je ne veux point de cette fortune qui est celle du duc.

Tu travailleras, je travaillerai.

Je me ferai ouvrière avec ta mère, qui saura bien m'occuper, et nous serons heureux.

Ecris au duc.

Où va le trouver.

Dis-lui que tu acceptes. Tu ne peux avoir honte, maintenant, de me donner ton nom... puisque le mien ne vaut pas mieux que le tien.

Gaston l'écoutait dans le ravissement.

Lui aussi, maintenant, ne voyait qu'une chose, c'est qu'Annette, sachant son secret et acceptant de devenir sa femme ; c'est que le duc, sachant qui il était et lui offrant sa fille, et ne valant sans doute, pas mieux que son propre père, il n'avait plus raison pour repousser un bonheur qui naissait de la combinaison étrange de deux malheurs étonnants.

— Et puis, s'écria-t-il, si ce que tu crois est vrai, je ne dois pas te laisser ici entre de pareilles mains.

Oui, oui, tu as raison, ma bien-aimée, ce que tu m'as dit, de ton père, n'est pas douteux.

Maintenant je me rappelle le trouble du duc... les paroles étranges qui lui échappèrent... l'expression de terreur et de menace sauvages, qui convulsa son visage quand je lui répondis que je ne pouvais te donner mon nom.

Il crut que c'était à cause de lui.

— Tu vois, Gaston ! Oh ! je serai ta femme... J'ai hâte de sortir de cette atmosphère maudite... prends-moi, emporte-moi... oublions tout...

— Mais il faudra toujours tourner mes papiers... et mon père vivant... c'est le dénoncer...

— S'il en était ainsi, il n'eût pas dit :

« Si vous êtes sage, Annette est à vous. »

— Tu as raison, ils ont combiné ensemble quelque moyen que j'ignore.

— Cela doit être. Ne t'en inquiète pas ; dis seulement au duc : J'accepte !

S'il ne savait pas comment accomplir ce mariage sans danger, il ne te l'eût pas proposé.

— La tête me tourne ! balbutia Gaston. Il me semble que je marche dans une nuit profonde et que j'ai le vertige.

(A CONTINUER.)

Commencé le 18 Mai 1887 — (No 386).

Le volume intitulé « Le Duc de Kandos » étant la première partie de ce feuilleton, nous le donnons gratuitement à tout nouvel abonné d'une année.

## LES FORÇATS DE L'AMOUR

### DEUXIÈME PARTIE — VENISE

L'inconnu, le merveilleux sont de sûrs moyens de conduire la race humaine. Quand elle a pour surtout sans savoir bien précisément de quoi elle a peur, elle obéit toujours.

Ils restèrent environ dix minutes dans ce lieu, qui pesait sur la poitrine comme une montagne, et ne prononcèrent pas un mot.

Le comte soutenait sa femme chancelante à chaque pas ; il s'en occupait avec la sollicitude d'une mère tendre, et sans qu'un seul de ses mouvements révélât néanmoins les droits qu'il avait sur elle : c'était l'intérêt d'un étranger bienveillant, rien de plus.

Elle sentait profondément cette nuance et se promettait à son tour de la reconnaître par un redoublement de confiance et d'amour.

Parvenus au pied d'un escalier où brûlait la lampe qu'ils apercevaient depuis longtemps, Dandolo invita sa compagne à le gravir en la soutenant encore d'une façon plus tendre et plus marquée.

Après le degré, ils rencontrèrent une sorte de vestibule où leur guide s'arrêta.

— Un instant, leur dit-il, et écoutez-moi. De ce que j'ai à vous dire dépend votre avenir tout entier, votre vie certainement, et le repos des jours qui vous restent. Vous venez d'être initié dans un secret terrible, dans un de ces secrets qui tuent si on a la faiblesse de le laisser évaporer.

« Vous avez traversé une voie que S. A. le doge, qui habite ce palais ne soupçonne même pas. Jurez-moi donc ici que jamais vos lèvres, que jamais vos regards, ni la moindre de vos démarches ne la révéleront à qui que ce soit au monde, fût-ce à votre ami le plus cher.

« Jurez d'oublier le service que j'ai été trop heureux de vous rendre, et de ne vous souvenir de moi que comme d'un ami dont la vie est entre vos mains.

— Je le jure ! répondit Armand d'une voix assez fermée.

Quant à la comtesse, elle se jeta sur le sein de son mari et y resta appuyée avec un abandon et une frayeur tout à la fois qui trahissaient sa pensée.

Il la pressa tendrement contre lui. Ni l'un ni l'autre n'avaient besoin de se parler pour se comprendre.

Cette scène muette n'échappa point à Armand. Il s'en arracha la poitrine de désespoir.

— Ah ! pensa-t-il, je suis maudit, ils s'aiment bien !

Dandolo s'était avancé de quelques pas et frappa dans ses mains : une grande porte s'ouvrit à la minute même, sans que personne parût.

Ils étaient à l'entrée d'une salle immense, souterraine comme la galerie et tout aussi faiblement éclairée.

— N'ayez pas peur, continua le comte à voix basse, et tâchez de ne pas regarder autour de vous.

Des objets étranges et indistincts, dans cette lumière douteuse, pendaient de tous les côtés de la muraille. Les formes en étaient bizarres et inusitées.

Cependant M. de Nazeil les reconnut : c'était des instruments de torture.

Après cette salle venait un autre escalier, plus élevé, aboutissant en apparence à un mur sans issue.

Le comte sut en trouver une ; il y pénétra le premier, regarda quelques instants autour de lui, et lorsqu'il fut certain d'être seul, il fit signe à ses compagnons d'avancer.

Ils se virent alors, à leur grand étonnement, dans la galerie qui mène à l'escalier des Géants, aux appartements du doge, aux salles de conseil, à tout le mouvement du palais enfin, et lorsqu'ils se retournèrent, l'ouverture qui les y avait conduits était de nouveau si bien dissimulée qu'il leur fut impossible de la retrouver.

La nuit touchait à sa fin. Chacun dormait ou à peu près dans cette vaste enceinte.

Il ne restait sur la place Saint-Marco que des joueurs ou des jaloux. La foule était encore assez grande pour qu'ils pussent se dissimuler facilement. Ils marchaient tous trois de front.

La jalousie envahissait le cœur d'Armand. Son orgueil froissé se joignait à son amour sans espoir et sans but. Dix fois il sentit sous sa main un poignard caché dans son bahuto ; dix fois il le tira à demi du fourreau, dans la résolution de tuer cet homme et cette femme, qui pesaient sur sa vie, semblables à la fatalité.

— Je vous ai tenu ma promesse, dit le comte en se retournant vers lui, vous voilà sur la place Saint-Marco, vous voilà libre. Stefano Carmentis vous attend à la Piazzetta, avec sa gondole, et le capitaine français a donné des ordres pour qu'on vous regut à son bord dès que vous vous y présenterez.

Si vous avez des adieux à faire à Venise, il en est temps : dans peu d'instants le soleil se lèvera, le crépuscule commence à poindre, et vous êtes vivement désiré sur la frégate. Songez qu'il vous reste à peine un quart d'heure.

Cette permission tacite de parler à la comtesse, au lieu de toucher le jeune homme, ainsi qu'elle aurait dû le faire, lui inspira une fureur jalouse qui poussa sa rage à la furie. Il tendit la main vers Amaranthe, en signe d'adieu, et se préparait à s'éloigner, lorsque celle-ci s'arrêta.

La marche, le grand air, et, par dessus tout, la bouté touchante de son mari, l'avaient parfaitement remise. Elle crut avoir un devoir à remplir ; elle ne voulut point faiblir à ce devoir.

— Si vous n'avez rien à me dire, Armand, reprit-elle, moi j'ai besoin de vous parler. Écoutez-moi quelques minutes : l'instant est solennel, et Dieu nous le prête pour que nous nous rendions dignes de sa miséricorde.

Il inclina la tête en signe de consentement.

— Nous venons de contracter une obligation envers l'ami généreux qui vous a sauvé, une obligation telle que tous les jours qui nous restent ne suffiront pas à la reconnaître. Nous serions les derniers des êtres si, en échange de cette miséricorde infinie, nous ne lui donnions pas ce qu'il a le droit d'attendre, un sacrifice complet de nous-mêmes.

« Je vous l'ai dit déjà dans votre cachot, nous allons nous séparer sans retour. J'appartiens à l'homme que j'aime, dont je porte le nom, au plus noble, au plus sublime cœur que je connaisse, et pas une de mes pensées ne sera dérobée à cet homme.

« Cependant je tiendrai ma promesse envers vous : de loin ou de près, vous me trouverez prête au premier appel ; tout ce que je possède vous appartient, mon affection ne failira pas dans l'absence, et les vœux que je forme sont toujours aussi ardents.

« J'espère que cette leçon vous servira ; j'espère que vous oublierez les écarts dangereux de votre jeunesse, que vous les réparerez, et que vous entrerez de toutes vos forces dans une vie nouvelle.

M. de Nareil écoutait, impassible en apparence ; mais les passions haineuses bouillonnaient dans son sein.

—Après ? répliqua-t-il.

—Il me reste une grâce à vous demander, une grâce sans laquelle ma vie deviendra un supplice : ne vous occupez plus de ma sœur, laissez cette frêle enfant retrouver dans mes bras, à l'abri des tempêtes, sa santé et sa raison ; laissez-moi reprendre dans son cœur la place dont vous m'avez chassée, et chaque jour je vous bénirai, et chaque jour ma première prière et ma première pensée seront pour vous.

« Le voulez-vous bien, Armand ?

—Avant de vous répondre, madame, je vous adresserai une question. Vous serez aussi franche avec moi que je compte l'être avec vous. Point de subterfuge, de demi-mots, de réticence ; parlez en fille de gentilhomme français et non pas en femme de noble Vénitien.

« Est-ce bien vraiment, est-ce sans arrière-pensée que vous m'ôtez mes espérances de bonheur ? N'y a-t-il chez vous ni coquetterie, ni craintes, ni embarras ? Est-il très-certain que vous ne m'aimerez jamais, que je dois renoncer à vous ?

« Ces mots sont étranges prononcés devant celui qui nous écoute ; mais aussi tout est incroyable dans notre situation : il semble que le destin se prête à l'embrouiller de plus en plus.

—Sur la cendre de ma mère, je ne puis être pour vous autre chose qu'une amie.

—Adieu, comte et comtesse Dandolo ; dites à votre sœur que je l'attends. Vous apprendrez bientôt quel tigre vous avez lancé dans votre destinée. Adieu !

Et, s'enveloppant de son bahuto, croisant ses bras sur sa poitrine, il s'achemina vers la Piazzetta sans se retourner.

—Ah ! le malheureux ! murmura le comte, le poids d'un bienfait est trop lourd pour son cœur.

#### XIV

Restés seuls au milieu de la place, Andrea et Amaranthe éprouvèrent d'abord un sentiment de bonheur. Ils allaient être délivrés de celui qui, depuis sa fatale apparition, les avait plongés dans un dédale de maux.

La seconde pensée de la comtesse fut pour les menaces de cet homme qu'elle avait sauvé. Il voulait lui enlever en récompense la jeune et gracieuse fleur confiée à ses soins, il voulait porter le désbonheur et la mort dans sa famille.

—Hélas ! se dit-elle en soupirant, faudra-t-il donc parler ?

Le comte respectait ce silence, ainsi qu'il avait respecté jusque-là toutes les actions de sa femme, il sentit qu'un sentiment douloureux la dominait alors, et il le laissa s'exhaler librement.

—Mon ami, lui dit-elle d'un accent timide, n'est-il pas temps de retourner chez nous ?

—Je suis tout à vos ordres.

—Auparavant, j'ai une inquiétude. Je n'étais pas venue seule, vous le savez : une femme m'accompagnait, une pauvre femme qui fut bien coupable et que Dieu châtie, en lui envoyant un de ces amours fléaux qui mènent infailliblement au malheur. Que sera-t-elle devenue ?

« Un pressentiment me dit qu'elle est encore dans cette triste salle où avons attendu ensemble : si nous allions nous en informer ?...

—Vous ne soupçonnez pas tout ce qu'est cette femme, Amaranthe ; j'ai appris ce soir d'épouvantables vérités. Cepen-

dant vous avez raison : son amour malheureux la purifierait, si elle pouvait l'être.

« Elle a risqué sa vie, dans son dévouement insensé ; je veillerai sur elle, soyez sans inquiétude, et laissez moi d'abord vous reconduire : après tant de fatigues, vous devez avoir besoin de repos.

—Non, Andrea ; d'abord la marquise, je vous en conjure.

—Il me peut être aisé de nous satisfaire l'un et l'autre ; attendez.

Il aperçut devant l'église deux hommes se promenant en sens contraire. Il fit un signe particulier : ils se présentèrent. Les tirant à part quelques minutes, il leur parla bas.

L'un reprit sa place ; l'autre se dirigea vers le palais ducale, et le comte se tournant vers sa femme, lui dit avec toute la courtoisie d'un chevalier :

—Vos ordres sont exécutés : votre protégée ne court plus aucun danger. Ne me refusez pas votre repos maintenant.

Ce qu'elle venait de voir avait renouvelé dans l'esprit de Mme Dandolo des soupçons oubliés devant des craintes plus immédiates.

Quelle terrible puissance possédait donc son mari, qu'il eût ainsi se faire obéir, qu'il eût les secrets intimes d'un gouvernement mystérieux jusqu'à la cruauté ?

Elle n'osa s'adresser une question plus directe, encore moins la faire à Andrea, dont le caractère admirable s'était révélé à elle sous une face inattendue. N'était-ce pas l'injurier que de lui montrer un pareil soupçon ?

Des circonstances fortuites, semblables à celles qui l'avaient poussée elle-même dans ce dédale, n'y avaient-elles pas conduit son mari ? D'une maison dogale, n'avait-il pas ses traditions de famille conservées jusqu'à lui ? n'avait-il pas des créatures ignorées d'elle et que sa bonté lui conservait ?

Et puis, ses idées, ses principes n'étaient pas les mêmes que ceux des seigneurs vénitiens élevés depuis l'enfance dans la vénération exclusive de leur république, de ses institutions, de son gouvernement occulte.

Ce qu'elle regardait comme très-coupable, n'était que nécessaire aux yeux des patriciens de Venise. Cette intimidation tyrannique leur semblait une politique indispensable, un palladium sacré pour Saint-Marc et son peuple.

Elle se promit de se taire, de n'adresser au comte aucune question. N'était-elle pas prévenue déjà qu'il y allait de sa vie ? Voudrait-elle l'exposer pour prix d'une générosité sans exemple ?

—Vous avez raison, mon ami, reprit-elle après ces réflexions, j'ai besoin de retrouver ma chambre et mon lit : voici une terrible soirée, fasse le ciel qu'elle soit la dernière, et que nous n'ayons pas d'autre malheur à déplorer !

La gondole les attendait en effet, et celle de Carmenti avait disparu. Armand s'était donc décidé à se rendre au navire. Amaranthe poussa un soupir d'allègement.

—Il est parti, dit-elle.

—Peut-être, répondit le comte. Cet homme est un caméléon : on le retrouve toujours sous une forme nouvelle.

Le trajet de la Piazzetta à l'hôtel Dandolo n'était pas long ; il se fit pour eux d'une manière délicate ; appuyés l'un sur l'autre en se disant de ses mots que le cœur porte aux lèvres, ils s'aimaient sinon plus, du moins mieux.

Il y a des circonstances dans la vie qui resserrent les liens, qui les rendent plus doux ou plus forts ; les explications franches, les confiances entières y conduisent toujours.

Si l'on savait combien de bonheur la vérité porte avec elle !

combien elle simplifie l'existence et combien elle élargit le chagrin !

En arrivant au palais, ils se retirèrent chez eux.

Heureusement Auroro avait dormi toute la nuit et ne s'était aperçue de rien.

Les deux époux restèrent ensemble de longues heures, plus heureux, plus aimants. Oh ! douce joie, oh ! saintes voluptés d'une union formée devant Dieu et devant les hommes ! Le ciel les prête à quelques élus, comme un avant goût du paradis qu'il leur destine. Hélas ! lorsqu'on les a perdus, on les regrette sans pouvoir les retrouver : C'est un mirage que poursuit le cœur.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, Mlle de Sainte-Même parut fière et glorieuse. Elle ne reçut qu'avec dédain les soins et la tendresse de sa sœur, un peu plus accortement ceux de son beau-frère. Elle demanda sa gondole et sortit.

Elle espérait rencontrer Armand, la pauvre jeune fille ! Peut-être n'aurait-elle pas eu rendez-vous. Elle le chercha en vain. En vain elle parcourut tous les canaux, toutes les places ; en vain même elle se fit conduire en pleine mer, ou du moins à l'entrée du port : le navire français n'y était plus. Son cœur se serra en voyant cette place vide, un prochainement secret la saisit.

— S'il était parti ! s'il était prisonnier ! A Venise tout est possible en fait de tyrannie.

(A SUIVRE)

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

Toute personne qui s'abonne maintenant à ce journal reçoit, gratuitement, le commencement de ce feuilleton.

## VARIÉTÉS

Diplomatie féminine.

— Vous, ma chère, qui avez pour mari un si excellent homme, qu'est-ce donc qui vous prend de le mettre si souvent en colère ?

— C'est qu'alors il me rapporte toujours un cad au pour faire la paix.

\* \* \*

Une parente de Calino voyageait avec son fils. Ils étaient dans un wagon de seconde classe.

L'enfant jouait avec les deux billets.

— Gustave, dit la mère, mets donc le bill te dans ta poche, les personnes qui sont avec nous n'ont pas besoin de savoir si nous voyageons en seconde classe.

\* \* \*

Un pauvre diable qui avait une jambe de bois fut, un jour, accosté par un petit crevé qui lui demanda, avec un air d'importance :

— Où diable avez-vous perdu votre jambe, avez-vous été soldat ?

— Je n'ai jamais été soldat ; je n'ai pas perdu de jambe ; je suis né de même.

— Quoi ! vous voulez rire ! Vous n'êtes pas né avec une jambe de bois.

— Je vous l'assure, mon petit monsieur, dit l'homme à la jambe de bois. J'ai plus d'un frère encore vivants, ils sont tous nés de même. (Tableau.)

## NOS PRIMES

COLLECTIONS DU FEUILLETON ILLUSTRÉ

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus, n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

- 1.—Le Roi des Voleurs, Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard, et plus de cinquante historiottes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiottes, etc.
- 3.—Le Duc de Kandos, L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat, etc.
- 4.—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge ; La Demoiselle du Cinquième ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 6.—La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat.
- 7.—Les Meurtriers de l'Héritière ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut avoir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exil l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Drames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & CIE., EDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue Craig, Montréal.